Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: 18 (1944)

Heft: 1

Rubrik: Chronique de la société

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 03.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

CHRONIQUE DE LA SOCIÉTÉ

ÉTAT NOMINATIF

Adhésions:

1. M. René Berger, professeur, Petite Chablière, Vallombreuse, Lausanne.
2. Mlle Claire Bossy, stud. litt., avenue de l'Avant-Poste, 7, Lausanne.
3. Mlle Sanda Bossy, stud. litt., avenue de Chailly, 35, Lausanne.
4. M. Pierre Chessex, directeur du Collège scientifique cantonal, avenue de Beaulieu, 19, Lausanne.
5. M. Bruno Kehrli, stud. litt., boulevard de Grancy, 2, Lausanne.
6. Mlle Madeleine Masson, stud. litt., avenue de la Gare, 6, Vevey.
7. M. Marcel Meijer, stud. litt., avenue des Belles-Roches, 5, Lausanne.
8. Mlle Juliette Nicolas, stud. litt., Grand'Rue, 40, Rolle.
9. Mlle Anne-Marie Pochon, professeur, avenue de Beaulieu, 33, Lausanne.
10. M. Jacques Sulliger, stud. litt., avenue de Béthusy, 53, Lausanne.
11. Mlle Liliane Thomas, stud. litt., Champ du Lac, Saint-Sulpice.
12. M. André Voelke, stud. litt., Institut protestant, Lucens.

Démissions:

MM. Ch. André, Ph. Hahn, Ch.-A. Pamblanc, J. Taillens; Mme S. Stelling-Muller.

COMPTES RENDUS DE CONFÉRENCES

Conférence de mise au point de M. Pierre Kohler, professeur à l'Université de Berne, le mercredi 24 novembre 1943 : *Classique et baroque dans la littérature française du XVIIe siècle.*

Le captivant sujet qu'exposa M. Pierre Kohler touche, bien davantage qu'à l'histoire littéraire, au problème de la civilisation.

Pour les Romands, convives du banquet des Lettres de France, la question est nette. Passées nos frontières linguistiques, elle ne se pose plus avec une même évidence : aux yeux des critiques étrangers, le XVIe siècle demeure l'âge du baroque, et l'on doute de l'existence même du classicisme. Dans le mouvement général de la civilisation au XVIIe siècle, la France fait exception : elle avance, pour l'Allemand, sur l'heure de la culture européenne, pour l'Italien, elle retarde.

Sans doute, les objections de la critique étrangère ont-elles porté. Peut-on parler sans abus de langage du classicisme de la Rochefoucauld, de celui de Madame de Lafayette ? La Fontaine n'est-il classique que parce qu'on l'étudie dans les classes ? Nous avons compris, depuis bien des années que, tels les chasseurs d'éléphants, nous enfermons nos captures dans des palissades à barreaux lâches. Nos définitions ne seraient-elles que des conventions ?

L'école de Gustave Lanson a soumis la traditionnelle représentation du grand siècle littéraire à un nouvel examen, dont M. Daniel Mornet vient de faire la somme dans son *Histoire de la littérature classique*. Si l'on se refuse, avec M. Kohler, à mettre en question l'existence même du classicisme français, il faut néanmoins abandonner des positions. L'on ne saurait nier que l'évolution littéraire aboutisse, en France, à la création d'une école classique, de 1660 à 1715, mais l'on ne pourrait affirmer que cette évolution se soit produite en ligne directe. En plein âge classique persistent des éléments irréguliers. Il y a plus que la survivance de l'esprit gaulois chez un Molière : la préciosité, phénix qui renaît de ses cendres, vient de loin, et Marivaux prouvera que la défunte se porte bien. L'esprit précieux, phénomène inséparable de la vie de société, a un ancêtre lointain dans le lyrisme courtois des troubadours. Il nous est revenu d'Italie avec le pétrarquisme et n'a pas attendu Madame de Rambouillet pour triompher. Réagissant contre l'artifice, une préciosité modérée s'aligne après 1660 sur le classicisme. Purgée de ses éléments étrangers, elle prolonge l'*Astrée*, à travers les amoureux de Racine, les princes et les bergers des comédies fantaisistes de Molière, jusqu'en plein XVIIIe siècle.

Certes, il y a eu soumission aux règles ; le culte des bienséances esthétiques ou morales, ou mieux encore sociales, implique un choix dans les mots, dans les sujets. « Plaire » demeure la règle suprême, des grands classiques comme des irréguliers. Mais si ceux-là entendent plaire par la vérité, par la nature soumise à la raison, ceux-ci y tendent par les agréments, par un « je ne sais quoi » que l'Allemagne, l'Espagne et l'Italie n'hésitent pas à nommer « le baroque ».

Alors que nous faisons encore de *baroque* un synonyme de bizarre, la critique étrangère a enrichi la définition du mot, jusqu'à lui faire désigner, plus qu'une école littéraire ou artistique, un mode de sentir, caractéristique de la vie de société, de portée internationale et européenne. Les spécialistes de l'histoire de l'art n'ont pas attendu les examens des historiens de la littérature pour déclasser le terme : ils connaissent tous, même en France, le baroque architectural, réaction de l'art fleuri, flamboyant, contre l'art discipliné, encore qu'ils le confondent parfois avec le style « rocaille » ou « rococo ». L'histoire de l'art nous a montré les deux tendances, classicisme et « baroquisme », dessinant leur courbe à travers les siècles. La Grèce antique nous propose d'autres modèles que de raison et d'équilibre : la « démesure » des monuments romains de l'Empire crée des formes « baroques » bien différentes de celles qui sortirent des cadres classiques.

Guide précis et subtil, M. Kohler conduit ses auditeurs en une promenade à travers l'art français du Grand Siècle : il retrouve à chaque pas des éléments baroques insérés dans un cadre classique. En général, les œuvres se plient dans leur ensemble à la discipline des règles, mais toutes les tendances de luxe, d'abondance, d'imagination débordante, s'affirment dans les détails.

Il est évident que la France, éprise de raison, de mesure, tend à dompter, par le sens critique, l'exubérance, le jaillissement du baroque. Style de spectacle, destiné à frapper les sens, le baroque devait être « dirigé », pour convenir à la monarchie policée de Louis XIV ; mais les barrières ne retiennent pas complètement le courant. Il déferlait déjà dans la contre-réforme catholique, dans la poésie allemande du XVIIe siècle ; il emportait toute la littérature religieuse espagnole et commandait cette invasion mystique que signalait l'abbé Brémond. Dans la première moitié du XVIIe siècle, dévotion et préciosité allaient se donner la main : saint François de Sales voisine avec Honoré d'Urfé dont l'*Astrée* fut un vrai bréviaire de la préciosité amoureuse. Baroques, les écrivains du règne de Louis XIII ; baroque, l'*Illusion comique* de Corneille ; baroque, la comédie héroïque. Et la soumission aux règles strictes n'éteint jamais la flamme. N'est-il pas piquant de voir Corneille créer la tragédie classique avec *Le Cid*, pièce héroï-comique, qui a tout de baroque, même le titre ?

Si la tragédie se plie au rationalisme psychologique, le roman reste le refuge de l'aventure, même lorsqu'il fait un effort pour s'amender.

Certes, il y a une victoire du classicisme, à partir de 1660, sur le « baroquisme », victoire éclatante par la valeur des œuvres, mais victoire contestée et incomplète. En mettant les enseignements de la raison au service de la beauté, les purs « classiques » ont obtenu un accord harmonieux, mais fragile et instable, qui ne pourra guère se renouveler, hélas, mais se survivre. La nature, le monde des sens se tiennent toujours prêts à intervenir : le classicisme n'écartera jamais la tentation du baroque.

M. Eugenio d'Ors nous a montré l'art espagno loscillant entre deux pôles, l'un baroque, des formes qui s'envolent, l'autre, classique, des formes qui se posent. La question demeure de savoir si le XVIIe siècle français a su trouver, entre ces deux extrêmes, un magnifique équilibre, ou un compromis.

A. JAQUEMARD.

* * *

Conférence de Mme G. Lehrmann, le jeudi 2 décembre 1943 : *Le peuple russe dans la guerre et la paix, d'après Tolstoï.*

L'Europe occidentale n'a pas fini de s'étonner de l'« énigme russe » : des événements récents l'ont contrainte, une fois de plus, à se pencher sur la grande inconnue, à tenter de dessiner une image de l'âme slave.

Madame Lehrmann, qui connaît admirablement la littérature russe, a voulu nous guider dans cette recherche incertaine et, sur la route obscure où, mal informés, nous tâtonnons, sa conférence jette de grandes nappes lumineuses.

Faut-il expliquer les succès récents des armes russes par l'âme slave ? La représentation de cette âme que nous devons à une littérature d'imagination, nous masque toute réalité. Ce vague composé de rêverie et de mysticisme qui nous apparaît comme l'élément psychologique essentiel du Russe, ne saurait aucunement justifier l'attitude du peuple slave dans les travaux de la paix et les vicissitudes de la guerre.

Sans doute les témoignages sont rares : le peuple russe n'a pu parler de lui-même. La littérature, cependant, permet d'éclairer quelques faces de l'âme de ce peuple. Et pourtant, l'écrivain ne fait que fort tard la découverte des classes inférieures. Avec Lermontov et Gogol, le problème de l'individu demeure au premier plan des lettres russes, et l'individu ne saurait appartenir qu'aux classes élevées.

Les Souvenirs d'un chasseur, le vigoureux pamphlet de Tourguenev contre le servage, eut au milieu du siècle passé un retentissement profond. Non seulement il posa pour la Russie la question de la condition du serf, tout comme le roman de Mrs. Beecher-Stowe révéla aux Américains le problème de l'esclavage, mais encore il découvrait le paysan russe, non par l'extérieur, mais par la psychologie. Dostoïewsky et Tolstoï devaient poursuivre cette exploration intérieure et rejoindre, sur le plan moral et social, l'effort de Pouchkine sur le plan esthétique.

Dans son grand roman, *Guerre et Paix*, Tolstoï nous représente comment le peuple russe, à l'époque des guerres contre Napoléon, avait montré sa valeur morale. Le seul fait de l'invasion de la « sainte terre russe » allait dresser le paysan devant le conquérant en une lutte héroïque, non pour le tsar ou pour une aristocratie, mais pour la défense du sol. L'envahisseur français n'a rien compris à la fureur sacrée de son adversaire : il n'a pu y voir qu'un déchaînement d'initiatives sans règles, une manifestation de l'esprit barbare entachée de fanatisme, voire d'un sadisme meurtrier.

Tolstoï met en évidence, dans la réaction du peuple russe en 1812, la portée immense du facteur moral. Ce même soldat russe, qui n'avait montré à Austerlitz qu'indifférence résignée, le voici à Borodino, dressé contre le Français, emportant une victoire morale plus réelle que le succès militaire de Napoléon.

Madame Lehrmann oppose, de manière fort ingénieuse, au mythe de l'héroïsme napoléonien, la réalité de l'héroïsme russe. Le culte du surhomme, incarné en Napoléon, a éveillé des échos profonds à travers le siècle. La jeunesse intellectuelle de *Guerre et Paix* elle-même fait de Napoléon son héros, alors même qu'elle combat contre lui. Toute une littérature conspirera ainsi, de Julien Sorel à Raskolnikov, à exalter le sens de la grandeur chez le héros. Tolstoï résiste à cette exaltation : il juge l'histoire à l'étalon du bien et du mal, point de vue peu commun chez les historiens ! Ce n'est point par la grandeur que se distingue le héros tolstoïen, mais par la bonté, la simplicité, la vérité. Bien plus encore que Kutusof, le chef qui interprète la volonté de son peuple, le général qui ne suit point les règles, l'âme populaire russe s'incarne en un personnage

de Tolstoï, le simple soldat Platon Karakaïef. Né d'un peuple paysan, qui n'est ni guerrier, ni violent, le soldat Platon ne s'affirme par aucun trait individuel. Son esprit, pénétré de vérité religieuse, d'amour spontané pour toutes les créatures de Dieu, s'exprime par des proverbes qui reflètent humblement la sagesse et l'expérience de générations paysannes. L'héroïsme de Platon est fait de patience et de soumission à la volonté de Dieu : le soldat puise la joie dans cette résignation. Le goût de la souffrance, que l'on a souvent dénoncé chez le Russe, c'est la joie de partager la souffrance d'autrui.

Platon est prêt à donner sa vie, car il sent inconsciemment qu'elle n'a pas de sens en soi : profondément assimilé à la collectivité humaine, parcelle d'un tout, ce soldat s'oppose à Napoléon, héros de l'individuel. La vraie grandeur du peuple russe plonge ses racines dans une force morale qui ne connaît ni les frontières de la race, ni celles de l'individu. Elle a ses sources dans une foi innée, biologique.

Toute l'œuvre de Tolstoï est une apologie de l'effort collectif et Madame Lehrmann veut en trouver un reflet dans la volonté de travail qui anime l'ouvrier comme le soldat russe.

La conférencière conclut en montrant que Tolstoï élève, devant les règles de la force, de la grandeur matérielle, la seule loi de l'amour.

A. Jaquemard.

* * *

La conférence que, dans le cadre des « Conférences académiques de Lausanne », M. le professeur André Bonnard donna le mercredi 8 décembre 1943 sur *Oedipe-roi et la condition humaine* a été publiée dans le dernier numéro de l'année de *Suisse contemporaine* où chacun peut la relire et la méditer. Aussi est-il superflu d'en donner ici un compte rendu. Qu'il nous suffise de dire qu'elle a remporté le plus grand et le plus légitime succès.

COURS ET CONFÉRENCES A VENIR

Dans le cycle des conférences de mise au point de cet hiver, inauguré par M. le professeur Pierre Kohler le 24 novembre, nous aurons encore deux conférences :

Le mercredi 19 janvier, M. Alexis François, professeur à l'Université de Genève, parlera de *L'élément de tradition dans la langue française* ;

Le mercredi 23 février, M. le professeur René Bray parlera de *Préciosité et classicisme.*

Ces conférences auront lieu, la première à l'auditoire I (Cité), la deuxième à l'auditoire XVI (Palais de Rumine), à 17 h. 30.

Les lundis 31 janvier, 7, 14 et 21 février, et le vendredi 25 février, M. le professeur Henri Guillemin fera sous nos auspices un cours en cinq leçons sur

Paul Claudel. Pour qu'aucun de ceux qui désirent l'entendre ne coure le risque de ne plus trouver place, ce cours aura lieu à l'aula du Palais de Rumine, à 17 h. 30 (à 18 h. le 25 février).

Les conférences publiques suivantes sont également prévues :

Le lundi 24 janvier, à 20 h. 15, au Théâtre municipal, conférence de Gilles (M. Jean Villard) sur *La chanson, le théâtre et la vie.*

Le mercredi 2 février, à 17 h. 30, à l'auditoire I (Cité), conférence de M. Charles Favez, privat-docent, sur *Une famille gallo-romaine au IVe siècle (Ausone).*

Le mercredi 15 mars, à 17 h. 30, à la Salle Tissot (Palais de Rumine), conférence de Mme Dorette Berthoud sur *Benjamin Constant, un Romand.*

Le vendredi 21 avril, à 20 h. 15, à l'auditoire XVI (Palais de Rumine), conférence de M. Frank Olivier, professeur honoraire de l'Université, sur *Urbain Olivier.*

PUBLICATIONS

Rappelons que notre *Collection des Etudes de Lettres,* éditée par la Librairie de l'Université, F. Rouge & Cie S.A., Lausanne, s'est enrichie de deux petits volumes, aussi bien venus que les deux premiers ; ce sont :

Louis Blondel, *Les origines de Lausanne et les édifices qui ont précédé la cathédrale actuelle,* 31 pages avec illustrations et un hors-texte, qui reproduit l'article publié dans le numéro d'avril d'*Etudes de Lettres,*

S. Stelling-Michaud, *Deux études d'histoire diplomatique,* 58 pages, qui réunit en une même plaquette les articles que nous avons publiés en juillet et en octobre 1943 sur *La doctrine de Monroë* et *La paix de Brest-Litovsk.*